

Cette année je suis partie en mer, accompagnée de ma petite soeur, Laetitia. Nous avons acheté et retapé un voilier de 9m, le *Balaventure*, pour sillonner la Méditerranée - pas très sûres de nous, mais fières et vaillantes. Pendant ce voyage j'ai eu la sensation de grandir en devenant celle que je m'imaginai être enfant : une sorte de pirate intrépide. Vers douze ans, au même âge que Lou, je trouvais refuge dans mon rêve de bateau. Le désir du large était une manière de fuir mon corps maladroit et la sensation d'être à côté de la plaque, pour me glisser dans un monde où j'existais pleinement.

J'ai écrit *Lou au large* dans le Toulon-Paris, à la fin de l'été. Le voyage était fini : il fallait vendre le bateau, rentrer à la ville, trouver du travail. Un peu mélancolique donc, je revenais aux racines du rêve. Je me souvenais des *projections* que je me faisais de moi-même, semblables à celles de Samuel dans la série éponyme réalisée par Emilie Tronche, qui s'imagine devant le miroir avec un « collier dent de requin ». Ces images mentales que l'on se construit pour grandir ont initiées mon désir de cinéma : comment se projeter dans la figure d'un autre, qu'il soit imaginaire (le capitaine de navire) ou réel (les trois femmes) ? Comment raconter en images l'envie de *devenir* ?

Dans le court-métrage tout tend à accompagner Lou vers les centimètres qu'elle gagne en hissant les voiles. On prend le temps de l'observer, de la suivre dans un rythme qui épouse celui de sa respiration et de ses mouvements. La bande de garçons est au contraire filmée de manière plus saccadé, fouguese, rapide.

Pour se construire pleinement Lou doit être confrontée au groupe et à la trahison de son ami. Loin du regard des adultes les enfants de la plage glissent doucement vers l'adolescence comme ceux du très beau film *La Jeune fille à l'écho* d'Arūnas Žebriūnas. Douceur et cruauté y dialoguent dans les plans, teintés d'une mélancolie que le noir et blanc argentique magnifie. Les jambes courent à toute vitesse, les visages se retournent, le ballon file dans un ciel sans nuages, le soleil brûle, le vent se lève.

C'est un petit drame amoureux très sérieux, où les personnages cherchent leur place. Comment se définir face aux autres, face au groupe ? Noé hésite. S'il rejoint Lou dans son aventure, alors il ne sera plus goal. Lou tâtonne. Elle veut faire partie de la bande des garçons, puisqu'elle court plus vite qu'eux et aime jouer au foot. Tous deux éprouvent les contradictions et les difficultés d'appartenir à un groupe tout en restant soi-même. Les allers-retours entre groupes et individus trouvent un écho dans le paysage. Les rochers seront ainsi filmés comme un refuge désert où Lou peut rêver loin du brouhaha de la plage et du café.

C'est en rejoignant les « grandes », qu'elle finit par trouver sa place. Le départ en bateau , préparé tout au long du film par un travail visuel et sonore sur l'omniprésence du vent, lui apporte un nouveau chemin possible. Dans la petite risée qui gonfle les voiles, Lou s'échappe, s'envole, grandit en surmontant la blessure amoureuse laissée sur le rivage. Alors l'horizon peut s'élargir, le champs se débarrasse de tout obstacle qui empêcherait Lou d'avancer.

Comme dans *Les vacances de Monsieur Hulot* de Tati, quelques détails sonores précis ponctuent le film : le « plouf » d'un hameçon qu'on jette à l'eau, le « paf » du ballon tapé, les pattes du crabe dans le sable etc... Le paysage sonore joyeux de la plage nous parvient - presque - tout au long du film, rappelant que c'est vers la mer que se réalise l'accomplissement de soi. La scène finale fait disparaître tous les sons terrestres : place à l'aventure en mer, le rire des garçons de la plage est oublié ! Les quelques moments où le vent se lève figurent aussi comme des parenthèses sonores. Le vent surgit au détour d'un plan, mélancolique et doux pour faire trembler les feuilles et murmurer aux oreilles de Lou. Ce sont dans le film des moments de respiration, de rêve.

Le film débute dans l'obscurité. Seules quelques taches lumineuses éclairent partiellement l'image : la lueur du phare, les scintillement des bateaux lointains, une allumette pour faire exploser un pétard. Les choses *apparaissent* avec pudeur, les visages se *révèlent* lentement. Il faut alors imaginer avec Lou. Chercher, écouter, tenter de distinguer ce qu'il se passe derrière les feuillages. Ce n'est que le lendemain, dans des images solaires, que se dévoilent les personnages. La scène finale se passe sous le soleil éclatant de l'après-midi. La lumière qui se reflète sur l'eau et sur les voiles illumine cette fois Lou qui n'a plus besoin de se cacher.

Si j'ai commencé à coucher sur la papier l'aventure de Lou à la fin de l'été, l'histoire est en germe depuis longtemps. Tout au long du voyage avec ma soeur, je me suis demandée : comment raconter le désir du large ? A quoi correspond-il ? J'essayais de trouver la meilleure forme pour raconter ce besoin de grandir par la fugue en mer. Petit à petit Lou est arrivée à mes côtés. Nous avons vogué ensemble dans le secret des nuits en mer. C'est par un cinéma joyeux et lumineux que j'aimerais partager cette histoire d'éclosion.